

ALBÉRIC MAGNARD

Dans la *Revue de Paris*, M. Gustave Samazeuilh raconte la mort tragique d'Albéric Magnard qui fut, on s'en souvient, une des premières victimes civiles de la guerre et résume l'œuvre si belle, et déjà abondante, de ce musicien enlevé avant l'âge.

Né en 1865, par conséquent non mobilisable, Albéric Magnard avait voulu s'engager au début des hostilités. N'ayant pu y parvenir, il était resté dans sa propriété de Baron, près de Nanteuil-le-Haudoin où il travaillait depuis longtemps, loin de l'agitation parisienne. A l'approche de l'ennemi, il avait éloigné sa femme et ses deux filles, résolu à empêcher l'envahissement de son logis et le pillage des collections d'art qui lui venaient de son père, l'ancien directeur du *Figaro*. Le 3 septembre au matin, tandis que l'armée allemande occupait Baron, une troupe, attirée sans doute par le mystère de cette demeure isolée, pénétrait dans le parc du Manoir des Fontaines, saisisait le beau-fils de Magnard, qui pêchait dans l'étang, et l'attachait à un tilleul. Le jeune homme, grâce à ses habits de campagne, se fit passer pour le jardinier et ne dut la vie sauve qu'à ce subterfuge. En sa présence, des salves furent tirées sur la maison. D'une fenêtre du premier étage, deux coups de revolver y répondirent, abattant deux hommes. Après avoir en vain sommé Magnard de se rendre, les officiers allemands décidèrent de mettre le feu au Manoir, au moyen de grenades et de bottes de paille, tandis que les soldats commençaient à dévaliser les pièces du rez-de-chaussée. Mais bientôt les flammes les chassaient et envahissaient la maison entière.

Lorsque, après le départ précipité des Vandales obligés de se replier vers l'Est, de pieuses mains voulurent procéder au déblaiement des ruines, ce fut à grand peine qu'elles trouvèrent, au milieu des œuvres d'art et des partitions calcinées, ce qui restait d'Albéric Magnard, non loin de la montre de son père qu'il portait toujours et de quelques feuillets déchiquetés du manuscrit de *Bérénice*, son ouvrage de prédilection.

Toute sa bibliothèque musicale, tous ses manuscrits étaient consumés, à l'exception de sa *Quatrième symphonie* demeurée providentiellement à Paris ; toutes les planches de ses œuvres gravées, car il était lui-même son éditeur, étaient également détruites. La partition d'orchestre de son *Guerccœur*, laissée en dehors de la maison incendiée, avait disparu dans des conditions demeurées mystérieuses.

Les amis de la musique n'ont pas oublié la soirée du 14 mai 1899 où se manifesta pour la première fois la personnalité d'Albéric Magnard dans un concert donné au Nouveau-Théâtre et uniquement consacré à ses œuvres. Deux *Poèmes*, un *Chant funèbre*, une *Ouverture*, deux *Symphonies* composaient le programme. Ce fut pour le compositeur un très grand succès et pour le public des invités une révélation. Après ce concert, Magnard rentra dans sa retraite et se remit au travail. Il écrivit sa *Sonate* pour violon, la plus belle qui ait paru depuis celle de Franck, de nouveaux *Poèmes* et des *Hymnes*, un *Quatuor* à cordes, un *Trio*, une *Sonate* pour violoncelle, et enfin sa *Quatrième symphonie*, achevée seulement peu de mois avant sa mort.

En dehors de ces œuvres de musique pure, Magnard ne négligeait pas le théâtre, il avait débuté à Bruxelles en 1892 avec un acte nommé *Yolande* ; en 1911, l'Opéra-Comique a joué sa *Bérénice*. Dans l'intervalle, il avait composé *Guerccœur*, que beaucoup de ses amis jugeaient plus varié, plus vivant, plus propre à émouvoir la foule. Des difficultés de mise en scène, avaient fait hésiter M. Albert Carré ; elles ne sont pas insurmontables et l'on doit espérer que la nouvelle direction de l'Opéra voudra honorer la mémoire du musicien massacré par l'ennemi en mettant au théâtre cette belle œuvre connue seulement du public des concerts.